

Gilles Fumey  
Gilles Fumey  
22 décembre 2004

## **Lyon, dans la nouvelle géographie de la fête**

Sacrés Lyonnais ! On les dit "bourgeois", "frileux", "provinciaux" jusqu'à la caricature... Et pourtant, qu'est-ce qu'ils mitonnent, avec leurs biennales et leurs fêtes des Lumières, sans compter les surprises réservées aux footeux par l'OL !

Ce 8 décembre 2002, c'est le 150e anniversaire de la fête des Lumières, une fête, soit dit en passant, religieuse au départ, qu'on expliquait par une histoire de peste voire de Prussiens il y a quelques années encore, alors que cette année, tous les documents officiels relaient par une histoire de clocher à Fourvière... La part de légende... Cette année donc, la mairie met les bouchées doubles : de grandes signatures de l'art et de la technologie lumières, françaises et internationales, ont conçu des scénographies, spectacles et mises en lumière pendant quatre jours dans une ville qui veut faire la fête l'hiver, et dans la rue, malgré la froidure.

Guy Di Méo, géographe, auteur d'une *Géographie de la fête*, intervenait à la mairie, ce 8 décembre, lors d'un colloque international sur "Urbanisme, lumière et territoires : une démarche géoculturelle ?" pour souligner comment les professionnels de la lumière au Japon, aux Etats-Unis ou en Europe prennent en compte la relation entre urbanisme, lumière et territoires. Il est frappant de relever d'ailleurs combien ces mises en scènes des villes soulignent ce qu'elles doivent aux fleuves, aux mers et aux océans pour leur qualité urbanistique.

Il fallait voir le Théâtre des Célestins sous les faisceaux des ingénieurs de la lumière, faisant jouer sur la façade du théâtre, une pièce en faisceaux laser permettant de voir l'arrière du théâtre, puis le dessus de la coupole, puis encore l'intérieur du théâtre aussi où les lignes des balcons venaient à se fondre dans celles de la façade, dont la géométrie variable s'achevait dans un incendie virtuel aussi surprenant que poignant (et si tout cela n'était rien ?). La célèbre fontaine des Jacobins vivait aussi sous l'emprise des démiurges du laser des mises en scène toutes aussi spectaculaires. D'autres sites se prêtant aux déambulations sont mises en valeur par des oeuvres lumineuses : quai, placette, ruelle, venelles, traboules, impasses toutes labyrinthiques s'ouvrent à la surprise, tout comme à Saint-Nizier où Olivier Charrier "maniérise" la superbe église gothique flamboyant, en faisant craquer la façade qui révèle, elle aussi, l'intérieur du bâtiment.

Mais le meilleur restait la place des Terreaux, dont les trois plus belles façades, face à la fontaine de Bartholdi (conçue à l'origine pour Bordeaux qui n'en voulut point), s'offraient en support à une vaste scénographie montée par Jean-Michel Quesne et Hélène Richard du groupe Skertzo qu'on avait vu au Stade de France en 1998. Les quatre fleuves du Paradis, bondissant vers les quatre points cardinaux, offrent aux miroirs qui les réfléchissent des songes de nymphes. Les trois façades métaphorisent les fleuves, la ville et ses images. La place perd sa géométrie, tout comme les lignes de la façade classique du Palais Saint-Pierre qui se dématérialisent, tangent avec la place, la fontaine et le public.

Toutes ces manifestations posent aux géographes la question de l'identité lyonnaise aujourd'hui. "Se réfléchit-elle dans le rituel du 8 décembre, mieux que dans toute autre manifestation ? s'interrogent Philippe Dujardin et Pierre-Yves Saunier ? "La tentation est grande de répondre par l'affirmative. En tout état de cause, il nous fait reconnaître la singulière longévité et surprenante efficacité du 8 décembre. Plusieurs conditions s'avèrent favorables au succès de ce qui est présenté comme la fête spécifiquement lyonnaise, ancrée dans une vénérable tradition. La première tient au retournement d'un inconvénient en avantage : inconvénient d'une date hivernale qui installe le rituel dans une période très défavorable aux manifestations de plein air ; mais avantage d'une date qui permet de jouer des contrastes de lumière et de l'obscurité, de la chaleur et du froid, en donnant à ces contrastes une résonance symbolique exceptionnelle. La seconde tient aux mœurs d'une société locale qui a de tout temps ignoré le principe aristocratique d'ostentation et s'est complu dans le registre de la mesure et de la discrétion. La troisième tient à la longévité et à la qualité de la culture religieuse de la ville, berceau du christianisme, ville-siège de la primatie des Gaules. La quatrième tient aux propriétés d'un rituel qui a permis la composition précoce du domestique et du public, du spontané et de l'institutionnel, du religieux et du civil, du sacré et du profane. A cet égard, l'inventivité commerciale qui se manifeste, dès le dernier quart du 19e siècle, paraît avoir été l'un des plus sûrs moyens de l'appropriation collective du rituel".

Quoi qu'il en soit, les édiles lyonnais ont été rarement indifférents à l'existence du rituel : la Ville de Lyon, depuis une vingtaine d'années, prend acte de l'existence d'une manifestation pour en assurer la promotion : création d'un logo aisément traduisible dans toutes les langues. Les "illuminations" se transforment en "Fête des lumières", puis instauration d'un "Festival Lyon Lumières" qui va transformer la fête locale en fête régionale voire plus, en impliquant de nouvelles catégories d'acteurs : techniciens et artistes voués à la conception d'une ville-luminaire, à la fois éphémère et pérenne.

Ainsi, Lyon entre-t-elle progressivement dans le champ des grandes métropoles européennes : par les réseaux politiques, par la puissance économique qu'elle partage avec d'autres villes, par le rayonnement de ses quartiers, y compris ceux classés au patrimoine mondial par l'UNESCO, jusqu'au cœur de l'hiver, à quelques tours d'horloge de Noël.

Compte-rendu : Gilles Fumey